

LA CULTURE DE L'EAU

Article paru dans la revue Qantara n° 71 — Printemps 2009, à la suite des V^{èmes} Rencontres Internationales Monaco et la Méditerranée.

En mars 2009, le gouvernement syrien autorisait la prière publique de l'*istisqâ'*, une supplication rituelle adressée au ciel afin que la pluie tombe et abreuve la terre restée désespérément sèche. Cette pratique ancestrale qui donnait lieu jadis à des processions solennelles dans les villes islamiques n'était pas la seule réponse que les anciens apportèrent aux caprices des éléments naturels.

L'homme a su dans le passé s'adapter aux conditions les plus extrêmes grâce à des systèmes astucieux de collecte et de distribution de l'eau. Le spécialiste de l'hydraulique arabe, le Marocain Mohammed El Faiz, a grandement contribué à réhabiliter dans ses ouvrages les anciens maîtres de l'eau et leurs réalisations aux confins des zones arides, appelant à en restaurer les plus marquantes et à inscrire celles-ci au patrimoine culturel universel.

Dès lors, peut-on construire une politique de l'eau sans prendre en compte l'expérience des anciens ? Gardons-nous pourtant de vénérer à l'excès les savoir-faire, les techniques et les pratiques populaires antiques. Le danger de l'anachronisme guette les nostalgiques, nous avertit Bernard Geyer (CNRS) qui a rappelé que le passé n'était pas exempt d'erreurs : l'homme n'a pas toujours été capable d'inventer des réponses judicieuses et appropriées aux défis naturels qu'il avait à affronter.

Et quand bien même il y réussit brillamment jadis, il n'est pas dit que les pratiques anciennes sont transférables dans le temps. En tout état de cause, le monde a connu au XX^e siècle un bouleversement tel que les solutions apportées jusque-là, qu'elles soient anciennes ou nouvelles, ou encore un mélange des deux, s'avèrent totalement insuffisantes. En effet, la population mondiale a plus que quadruplé en un siècle, passant de 1,5 milliard d'individus environ en 1900 à près de 2,5 en 1950 et 6,7 milliards en 2008 ; et les besoins en eau ont quasi explosé. Si bien que les ressources en eau renouvelable ne suffisent déjà plus dans de nombreux pays où on a commencé à puiser dans les nappes d'eau fossile. A cela s'ajoute le changement climatique qui

provoque une montée de l'aridité, notamment dans la zone méditerranéenne, dès lors condamnée inéluctablement à la pénurie.

Plutôt que de courir désespérément après l'eau, ne faut-il donc pas se résoudre à changer de paradigmes ? Telle est l'orientation que certains défendent, mais elle est loin de faire l'unanimité. En réalité, il en est de l'eau comme de tous les autres grands problèmes nés de l'exploitation inconsidérée de la nature par l'homme. C'est la foi que la civilisation triomphante a mise dans le progrès scientifique ininterrompu, qui se trouve ébranlée entraînant une révision déchirante de ses valeurs les plus assurées.

Aujourd'hui, le problème de l'eau ne devrait plus être du ressort exclusif de décideurs et d'experts, et il serait vain de promouvoir seulement des solutions techniques. Non pas que la science et la technique modernes se soient déconsidérées, mais parce que l'idéologie du progrès a laissé accroire qu'on pouvait trouver une solution à tout, y compris à la pénurie d'énergie et de ressources. En d'autres termes, c'est notre culture consumériste qui nous entraîne sur la pente où nous sommes.

Ce qu'il faut c'est changer les comportements et par conséquent agir sur les mentalités. C'est peut-être de cette manière que nous pourrions renouer avec le patrimoine, entendu comme ensemble de pratiques et de représentations. Car, s'il est une leçon à tirer du passé, c'est celle d'un lien nécessaire entre la gestion de l'eau et la culture. Auparavant, le savoir-faire, la technique, la gestion de l'eau et la résolution des conflits participaient d'un même système et d'une même culture matérielle au sens de Fernand Braudel. Aujourd'hui encore, dans des sociétés où les médias prétendent diffuser un savoir scientifique, l'idée religieuse de purification par l'eau, évoquée par Hocine Benkheira, continue d'inspirer des pratiques hygiénistes et sanitaires. Mais celles-ci ne sont pas les seules à maintenir de hauts niveaux de consommation de l'eau. Car la consommation domestique reste loin derrière celle de l'industrie, mais elle frappe l'imagination du fait de ses connotations symboliques. Ainsi, un usage abondant de l'eau est-il associé à un train de vie moderne dans des sociétés habituellement marquées par la culture de la pénurie. On ne s'étonnera donc pas du fait que l'Arabie saoudite s'aligne sur les Etats-Unis en matière de consommation domestique.

Celle-ci, quoique faible en comparaison avec la consommation par l'industrie et surtout par l'agriculture, est celle qui agit le plus sur les mentalités et l'imaginaire. Et il faudra sans doute commencer par là. En d'autres termes, par une pédagogie générale de la pénurie.

François ZABBAL

Rédacteur en chef de la revue *Qantara* de l'Institut du Monde arabe.